

Les Nouvelles de L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

“Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main.”

J. Carmignac

n°13 février 2002

Editorial

Le Professeur Luciani, nouvel administrateur de l'association, a bien voulu exposer dans ce texte bref et non dépourvu d'humour, la situation de l'exégèse dominante, héritière des courants rationalistes puis modernistes.

- 1...Editorial où sont « épinglés » les pères Alain Marchadour et Pierre Grelot, et à travers eux, l'exégèse dominante, par Antoine Luciani.
- 3...Extrait de la Conférence donnée à Cambrai en 1986 : le substrat hébraïque des Evangiles, par l'abbé Carmignac.
- 4...Interprétation d'une phrase de Saint Jean (Jn 20, 6-7), par l'abbé Pierre Courouble.
- 5...« Jésus au regard de l'Histoire », les abus de la critique interne et de la méthode comparative, par Bruno Bioul.
- 8...Le corps de Saint Luc est à Padoue, par Marie-Christine Ceruti.
- 10...Le squelette de l'Evangéliste Saint Luc, retrouvé à Padoue,

« Parole d'Evangile », disait-on autrefois. L'exégèse et l'herméneutique modernes sourient de cette « naïveté », qui nous ramènerait à l'âge « précritique ». Elle vaut aussi les qualificatifs, peu amènes, de « fondamentaliste », « intégriste », à quiconque croit que les Evangiles relatent des événements bien réels. « L'âge critique » culmine avec Bultmann qui sépare le Jésus de l'Histoire, à jamais inconnaissable, du Christ de la Foi, qui aurait secrété, au sein des premières communautés croyantes, les légendes que nous lisons dans le Nouveau Testament. Cette position extrême était difficile à tenir. Il fallait bien que la Foi reposât sur quelque chose qui s'était produit ; mais la critique moderne opposa alors « l'exactitude » à la « vérité ». Les témoins de Jésus, révisant leurs souvenirs après la Résurrection, leur imposèrent des transformations aptes à rendre « signifiante » une matière en quelque sorte brute. Ce qui nous est raconté dans les Evangiles n'est donc pas ce qui s'est « réellement passé ». Exemples :

Pour Alain Marchadour, dans l'épisode des invités qui se dérobent (Matt. 22, Luc 14, Thomas – l'apocryphe – 14), c'est ce dernier qui transmet le plus fidèlement les paroles de

Jésus. Et ce dernier n'a parlé que « d'un repas qui tourne mal... et qui se transforme en un repas digne d'une cour des miracles ». Matthieu et Luc ont « interprété », afin de tirer un enseignement de cette histoire en elle-même à peu près insignifiante – mais alors, pourquoi donc Jésus l'a-t-il racontée ? – (A. Marchadour : *Les Evangiles au feu de la critique* p. 50-53).

Pour Pierre Grelot, les cinq à sept cents litres de vin des noces de Cana ne sont que « rédactionnels » ; dans la réalité Jésus n'a transformé en vin que la quantité strictement nécessaire aux besoins de la noce – sans doute pour éviter le gaspi ? – (*Jésus de Nazareth, Christ et Seigneur*, Tome I, p. 131). La visite des Rois Mages ? Une invention de Matthieu, selon P. Grelot ; mais consolons-nous : si elle n'est pas « historique », elle est « historique », à cause de « la signification révélatrice qu'elle transmet au lecteur ». « Historiaux » aussi, bien entendu, les Evangiles de l'Enfance.

Et les miracles de Jésus ? Admirez ici le Père Marchadour. Il les classe en trois catégories : les miracles « sommaires », dépourvus de valeur historique, les miracles « sur la nature », dont « certains historiens » ont raison de douter, les résurrections et guérisons enfin, bien réels ceux-là, mais qui étaient monnaie courante dans l'antiquité, comme le prouvent le dieu Asclépios et le Thaumaturge Apollonius de Tyane. Activité banale, à l'époque, des « êtres divins »...

Où donc s'arrêtera l'activité transformatrice des évangélistes ? En vérité le P. Grelot nous fait un mauvais procès lorsqu'il nous reproche de rechercher l'exactitude au détriment de la vérité, la lettre au détriment de l'esprit. Celui-ci est dans celle-là. Il ne la déforme ni ne la transforme ; il l'approfondit. De ce travail d'approfondissement l'œuvre de l'Abbé Carmignac et celle du Professeur Edouard Delebecque offrent de magnifiques exemples, qui peuvent servir de modèles. Lorsque « la Critique » est mise « au feu des Evangiles » il ne reste d'elle qu'un peu de cendre, dont le P. Grelot, le P. Marchadour, et leurs émules, devraient bien se couvrir la tête.

Antoine Luciani

Nouvelles brèves

Nous avons la très grande peine d'apprendre la disparition prématurée de Madame de Guibert. Nous partageons la douleur qui vient de frapper très durement son mari, Monsieur François-Xavier de Guibert, éditeur de l'Abbé Carmignac et membre de notre conseil d'administration. A lui et à leurs enfants vont nos condoléances les plus vives et l'assurance de nos prières.

Nous remercions les nombreuses personnes qui se sont mises à jour de leur cotisation annuelle qui reste fixée à 15,25 euros (soit l'équivalent des 100 francs précédents) et à 7 euros en cas de nécessité. Vous pouvez adresser soit un virement postal au CCP : LA SOURCE 44 655 98 B, soit un chèque bancaire ou postal rédigé au nom de "Association Jean Carmignac" à l'adresse de notre siège : Association Jean Carmignac (Ed. F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris. Merci !

Le substrat hébraïque des Evangiles Conférence de Cambrai (1986)

Nous vous proposons ci-dessous un autre passage de la conférence que l'abbé Carmignac a prononcée à Cambrai en 1986 et dont vous avez déjà pu lire deux extraits dans les numéros 4 et 12 des Nouvelles. Le langage parlé, vous vous en souvenez, a été conservé suivant le désir de Mademoiselle Demanche. C'est elle qui a transcrit en caractères latins les mots hébreux dont se sert ici l'abbé Carmignac.

Je vais vous citer, en plus de cela, une chose que nous avons découverte par les manuscrits de la Mer Morte : c'est que nous connaissons maintenant la graphie de ce temps-là, nous savons la forme qu'avaient les lettres car l'alphabet hébreu, l'écriture de l'hébreu, a évolué pas mal. Si vous trouvez un parchemin, ou enfin un acte de vente écrit en France il y a trois cents ans, vous savez ce n'est pas toujours si facile de le lire. De même l'écriture de l'hébreu a évolué comme l'écriture du français, bien sûr, et nous ne savions pas jusqu'à présent comment on écrivait l'hébreu au temps de Jésus. Maintenant, avec cinq cents manuscrits, nous sommes très bien renseignés. Et alors nous pouvons voir que de temps en temps il y a un mot qui a pu être mal lu, ou lu d'une autre façon. Et ça, on ne peut pas s'en étonner : les savants modernes qui ont des lunettes, qui ont de l'électricité pour s'éclairer, souvent ne lisent pas de la même façon un même texte... Il y a des quantités de textes de Qumrân, pour lesquels il y a des discussions : l'un lit de cette façon-là, et l'autre lit d'une autre façon. Et on peut employer tous les moyens scientifiques qu'on voudra, il y a des passages pour lesquels il y a eu six ou sept études différentes. Alors je vais vous citer un certain nombre de ces passages-là, à nouveau non pas pour critiquer le texte des Evangiles, mais pour vous montrer qu'il y a un substrat hébreu, et c'est l'existence de ce substrat hébreu qui nous montrera sa valeur historique.

Dans **la parabole de la semence** (1), dont nous avons parlé tout à l'heure, Saint Marc et Saint Matthieu disent que la bonne semence produit du fruit, à trente pour un, à soixante pour un, et à cent pour un. Bon. Tandis que Saint Luc a exposé que, dans le récit de la parabole, la bonne semence porte à cent pour un dans l'explication que Jésus en donne, et après ça donne « et la bonne parole porte du fruit dans la patience ». La patience est une vertu et on ne peut encourager les gens qu'à être patients le plus possible, ça il n'y a pas de doute. Seulement c'est un peu curieux. Or il se trouve, si j'avais un tableau je vous montrerais ça, que pour passer de « la patience » à « au centuple », il n'y a que deux lettres qui se touchent, deux lettres qui, si elles ne se touchent pas tout à fait, ça veut dire « au centuple ». Bon, il se trouvait qu'un trait de plume est allé trop loin, ou on a cru qu'il y allait, alors on a lu un mot au lieu d'un autre.

De même dans **la parabole du sénevé** (2), Jésus vous dit que la plus petite des graines produit une plante, et on vous dit : qui devient un arbre avec des branches. Or cette plante-là le Père Lagrange dit que dans les meilleures conditions elle peut atteindre un mètre cinquante. Un mètre cinquante n'est tout de même pas à la hauteur d'un arbre avec des branches. Seulement ici il n'y a pas de problème pour retraduire. C'est une citation d'Ezéchiel : par conséquent on peut traduire à coup sûr. Or, produire des branches, ça veut dire une plante qui a des rameaux, disons un petit peu comme un plan de tomates, si vous voulez, qui a des rameaux où les oiseaux peuvent venir se poser. Avoir des branches, en hébreu c'est *anaph*, tandis que devenir un arbre c'est *etz*. Mais si dans *anaph* le « nun » et le « pé » se touchent ça fait un « tsadé » (lettre finale de *etz*), si bien que si les deux lettres se touchent ça fait « devient un arbre », si les deux lettres ne se touchent pas, ça veut dire « produit des branches ». Puis encore d'autres textes comme cela, je n'insiste pas, c'est des choses un peu trop techniques.

Jean Carmignac

(1) Marc 4, 8 - Matthieu 13, 8 - Luc 8, 8 et 8, 15. (2) Marc 4, 32 - Matthieu 13, 32 - Luc 13, 19.

Interprétation d'une phrase de St Jean 20, 6-7.

Nous continuons à publier les lettres qui nous ont été envoyées à propos de la traduction à donner au passage de Saint Jean relatif à la position des linges après la Résurrection. Celle-ci est de la main de l'abbé Pierre Courouble : le prêtre qui a découvert que le grec de Pilate dans l'Evangile de Saint Jean était imprégné de latin.

La confiance de plus en plus grande que l'on a en l'authenticité du linceul de Turin a amené tous les lecteurs de l'évangile de St Jean à en étudier de près le chapitre 20. Une phrase, celle qui mentionne la visite de Pierre et Jean au tombeau, a déjà fait couler beaucoup d'encre : en traduire exactement chaque mot n'est pas chose très facile. Il me semble qu'on ne s'y est pas toujours pris au mieux ; le « mot à mot » scolaire n'est pas toujours source de lumière.

Le Grec pense souvent les réalités par deux à la fois, soit pour les additionner ou les comparer, soit pour les opposer. Un Sémite fait de même : « Œil pour œil, et dent pour dent » (Mt 5, 38) ; « Tu aimeras ton prochain, tu haïras ton ennemi » (Mt 5, 43) ; « La loi fut donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ » (Jn 1, 17). Mais tandis que l'Oriental se contente de juxtaposer ses phrases en se satisfaisant d'un « et » de coordination, et que la comparaison lui est difficile, le Grec use de corrélatifs qui lui permettent de balancer sa phrase, en soulignant le cheminement de sa pensée :

οὐ μόνον... ἀλλὰ καὶ...	; οὐ... οὐδέ...	: addition ;
μέν... δέ...	; ὡς... οὕτως...	: comparaison ;
οὐκ... ἀλλά...		: opposition.

Qu'un Juif, écrivant en grec, se serve de ces corrélatifs qui ne lui sont pas habituels dans sa langue maternelle, cela devrait nous rendre attentifs à leur présence. Dans la phrase qui nous occupe, il y a une opposition marquée par οὐ... ἀλλά... Son interprétation nous livre le sens exact des mots, en particulier celui du σουδάριον. L'opposition porte sur les deux participes :

τὸ σουδάριον... οὐ...κείμενον ἀλλὰ... ἐντετυλιγμένον.

Ils ne sont pas au même temps, ou plutôt au même « aspect » ; le premier est au présent, c'est-à-dire à l'« inaccompli », exprimant une action qui se déroule ou un état qui se prolonge ; le second est au parfait, exprimant une action « accomplie », achevée. Pierre regarde le linceul « gisant » (ou « affaissé ») : κείμενον, et le suaire (gardons ce mot provisoirement) « roulé », au parfait car il l'est depuis l'avant-veille : ἐντετυλιγμένον. Ce « suaire » est une serviette ou un foulard ; il n'est pas étalé sur le visage de Jésus. En le prenant selon sa diagonale et en le faisant tourner sur lui-même, on en a fait un lien, une mentonnière que l'on a mise autour de sa tête, comme on l'avait fait pour le corps de Lazare (Jn 11, 44). Il était donc bien ἐντετυλιγμένον, « enroulé sur lui-même », et, demeuré tel depuis l'ensevelissement, il l'était encore au matin de Pâques. Sur le linceul de Turin, les bandes claires qui encadrent le visage et le séparent des cheveux peuvent en être la marque. (Cette dernière remarque est due à MM. de Beaumont et Sentis.)

La phrase de St Jean devient donc ceci :

« Pierre regarde le linceul affaissé et la mentonnière qui était sur sa tête, non pas affaissée avec le linceul, mais au contraire encore enroulée sur elle-même, en un seul endroit. » Le « encore » souligne l'usage du parfait : elle a été enroulée et le demeure. Quant à χωρίς, il peut signifier « à part », mais aussi « différemment », et donc « au contraire » du linceul.

Pierre Courouble

« La vérité n'est pas le résultat du consensus mais de l'adéquation de l'intelligence à la réalité objective »

Cette citation, extraite du n°56 de l'encyclique Foi et Raison, nous a semblé être une bonne introduction à l'exposé très remarqué que Monsieur Bioul, rédacteur en chef de la revue Les Dossiers d'Archéologie, a bien voulu faire à notre dernière assemblée générale. Comme promis, voici la première partie de son intervention qu'il a même revue et étoffée pour nos lecteurs. La suite paraîtra dans nos prochains bulletins.

Votre Association m'a demandé de vous dire quelques mots sur le *Dossier d'Archéologie* intitulé Jésus au regard de l'Histoire que j'ai publié il y a deux ans en collaboration avec plusieurs spécialistes du Nouveau Testament, exégètes, historiens et archéologues. C'est avec plaisir que je réponds à cette aimable invitation d'autant plus que Madame Ceruti m'avait fait l'honneur de participer à ce numéro en rédigeant un article très remarqué sur l'authenticité des Evangiles.

Mon ambition n'est pas de vous faire une conférence sur le thème "que sait-on de Jésus aujourd'hui", mais de vous parler des réactions que nous avons eues de la part de nos lecteurs à la sortie de ce dossier. Peut-être pensez-vous que ce sujet est quelque peu en dehors de vos préoccupations présentes, de votre intérêt pour l'œuvre de l'abbé Carmignac ; détrompez-vous, car les (rares) réactions négatives, parfois outrancières et injurieuses vis-à-vis des auteurs, ont porté justement sur des thèmes qui vous sont chers, à savoir l'historicité des Evangiles et celle du Suaire de Turin (un troisième article portait sur la Tunique d'Argenteuil, un autre sur la famille de Jésus, et un cinquième sur l'année de naissance de Jésus). Ces cinq contributions tranchent assez nettement avec le reste du numéro qui regroupe des articles de chercheurs plus "modernistes", c'est-à-dire qui présentent les vues de l'exégèse et de la recherche actuelles, contemporaines. Selon la critique historique contemporaine, vous le savez, les Evangiles sont des écrits tardifs, postérieurs aux événements qu'ils rapportent. Certains vont même jusqu'à dire qu'ils ont été écrits après la mort des premiers apôtres, voire au deuxième siècle après J.-C. Une chose m'a toujours frappé à propos de ce problème de l'historicité – auquel, je dois l'avouer, je ne m'intéressais guère jusqu'à la lecture du livre de Madame Ceruti : les adversaires les plus acharnés de la datation haute des Evangiles sont souvent des hommes d'Eglise ou des croyants, chrétiens catholiques ou protestants. Pourquoi ? Cette interrogation en apparence anodine, voire même naïve, appelle une réponse qui, me semble-t-il, est extrêmement inquiétante car elle dénonce l'état d'esprit qui règne sur la recherche exégétique actuelle, et soulève deux problèmes : le premier est lié à des problèmes de méthode et le second à une mauvaise définition de la foi.

Au début du siècle dernier, dans les années 1920, H. Pinard de la Boullaye relevait déjà les principaux problèmes méthodologiques qui entachaient la recherche exégétique et historique de son temps à propos du personnage de Jésus. Beaucoup d'ouvrages Le concernant avaient été rédigés selon des procédés de travail défectueux, et aujourd'hui encore, un très grand nombre de livres publiés participent de ces mêmes erreurs méthodologiques et techniques qui conduisent à des déformations de l'histoire. Le vrai travail de l'historien doit

tendre à l'objectivité, tout le monde sait cela. Mais nous savons tous aussi que l'objectivité absolue est une chimère car nous sommes plus ou moins influencés par notre éducation, notre milieu ou par l'emprise d'une philosophie.

Pour éviter ces écueils, la science historique a mis au point un certain nombre de techniques et de procédés de travail dont l'utilisation garantit, jusqu'à un certain point, l'objectivité de l'historien : c'est ce qu'on appelle la critique historique. Cependant, sans une extrême rigueur et une grande honnêteté, celle-ci peut facilement tomber dans le piège de l'abus. Ce danger concerne surtout deux méthodes de travail : la critique interne et la comparative.

La **critique interne** s'applique à apprécier l'authenticité des textes d'après leur contenu et d'après les particularités de leur rédaction. On cherche à discerner les tendances de l'auteur, ses sympathies et ses aversions, sa cohérence et ses contradictions, les sources qu'il utilise, la façon dont il les met en œuvre, les influences qu'il a subies, les passages qui relèvent directement de lui et ceux introduits par des mains étrangères, etc. C'est un travail qui requiert une grande perspicacité et une prudence extrême. Ce travail peut se comparer à un puzzle où chaque fragment, chaque passage de texte doit être placé au bon endroit.

Mais contrairement aux pièces du puzzle qui n'occupent qu'une place unique, les fragments de textes que la critique interne découpe peuvent se laisser disposer de plusieurs manières différentes et de façon tout à fait vraisemblable, même s'il n'en existe qu'une qui soit vraie. Irénée de Lyon et Tertullien observaient qu'en utilisant des vers de Virgile ou d'Homère, on pouvait composer des petits poèmes "virgiliens" ou "homériques" sur des sujets tout à fait différents (S. Irénée, *Contre les hérésies*, 1. l. c. IX, n.4 ; Tertullien, *Des prescriptions*, c. XXXIX). Ainsi, en combinant d'une autre manière les versets des Evangiles, on pourra rédiger, sur les origines chrétiennes ou la vie de Jésus, les histoires que l'on voudra en disséquant les textes du Nouveau Testament. sans tenir compte du milieu dont il sont issus, des écrits des Pères de l'Eglise ou des communautés qui les ont contrôlés et approuvés, en supprimant tel ou tel passage parce qu'il ne correspond pas à la sensibilité de l'auteur, etc. L'exemple type de ce procédé nous est donné par Thomas Jefferson (1743-1826), le troisième président des Etats-Unis, qui s'était fortement intéressé à la vie de Jésus et aux Evangiles. Il était convaincu qu'un christianisme purifié pouvait favoriser la santé morale de ses concitoyens eu égard aux conditions qui prévalaient dans l'Amérique du XVIIIe siècle. Cette conviction que le message authentique de Jésus ne devait pas reprendre systématiquement tout le contenu des Evangiles, donna lieu à deux tentatives pour extraire l'enseignement authentique de Jésus du fatras dans lequel il était enfoui. La première eut lieu en février 1804 par la publication d'un petit volume intitulé *Philosophy of Jesus of Nazareth* que Jefferson présenta comme "un abrégé du Nouveau Testament destiné aux Indiens qui ne s'embarassent pas de questions de fait ou de foi au-delà du niveau de leur compréhension". Pour se faire, il découpa dans deux exemplaires imprimés du Nouveau Testament les paroles qu'il reconnaissait pour authentiques. La seconde tentative eut lieu à l'automne 1820 lorsqu'il acheva une compilation beaucoup plus ambitieuse intitulée *The life and Morals of Jesus of Nazareth extracted textually from the gospels in greek, Latin, French and English*. Le texte se présentait sur quatre colonnes dans les quatre langues. Ce qui fut omis par le savant président est bien plus révélateur que ce qui fut retenu dans l'ouvrage. Le début et la fin du récit évangélique ont disparu. Le prologue de l'Evangile de Jean (*In principio erat Verbum...*) n'est plus là, non plus que le récit de l'Annonciation ni celui de la

naissance virginale ni celui de l'apparition de l'ange aux bergers. Le récit se termine par un amalgame de Jean 19, 42 ("à cause de la Préparation des Juifs, comme le tombeau était proche, c'est là qu'il déposèrent Jésus") avec la seconde partie de Matthieu 27, 60 ("... puis il (=Joseph) roula une grande pierre à l'entrée du tombeau et s'en alla"). Aucune mention n'est faite de la résurrection. Le Jésus qui transparaît de l'œuvre de Jefferson a perdu sa divinité pour devenir "le plus grand de tous les réformateurs de la religion dépravée de son propre pays".

Cet exemple malheureux d'interprétation arbitraire du texte des Evangiles est, hélas, de plus en plus fréquent. Heureusement, il existe des moyens de contrôle efficaces pour prévenir ces reconstructions injustifiées ; c'est la critique externe qui les fournit, c'est-à-dire le témoignage (extérieur aux textes) des découvertes archéologiques et des gens qui se sont prononcés, à une époque plus ancienne ou contemporaine, sur l'auteur et son œuvre.

La **méthode comparative** consiste à comparer les événements relatés par les textes pour les mieux comprendre, discerner leurs lois et finalement les expliquer. Cela exige qu'au préalable chaque fait ait été dûment restitué et que l'on observe à la fois les analogies et les différences. Si on se refuse à cela, on arrive à des aberrations du genre de celle qui consisterait, pour un naturaliste, à comparer et à classer ensemble les feuilles vertes, du papier vert, les ailes vertes des insectes et les minéraux verts pour la seule raison qu'ils sont de la même couleur. En d'autres termes, il faut éviter de se contenter de relever des ressemblances purement extérieures, donc trompeuses. Dans le cas qui nous occupe, cela consisterait par exemple à rapprocher les textes égyptiens, bouddhiques, mazdéens, hermétiques et chrétiens en se bornant à noter les analogies de forme et de contenu ; on assimilerait ainsi les prodiges avec les prodiges, les prophéties avec les prophéties, les révélations avec les révélations sans tenir compte de leurs différences cachées. En effet, rien ne ressemble plus à un vrai billet de banque qu'un faux billet de banque : leur similitude apparente cache de profondes différences. Or, les nuances des sentiments religieux et des doctrines sont infiniment plus délicates à noter que celles de la fabrication d'un billet de banque.

Malheureusement, on peut dire qu'aujourd'hui encore, en matière de science des religions, on se contente toujours d'y regarder en gros et la comparaison des rites, des doctrines ou des états d'âme que rapprochent uniquement quelques analogies superficielles, en négligeant des différences capitales, introduisent une certaine confusion dans les esprits. Dans un tel contexte, sous-tendu par un climat imprégné d'agnosticisme et de rationalisme, beaucoup de chercheurs ont conclu que le christianisme n'avait rien de plus que les autres religions, que Jésus est un homme divinisé comme Bouddha, les Ptolémées d'Egypte et les empereurs romains.

Par ces procédés de travail erronés, beaucoup de savants ont considéré la révélation chrétienne comme un mythe ou l'ont transposée et déformée au gré de leurs préférences. Par l'abus de la critique interne, on s'est donné le moyen de faire dire aux textes à peu près tout ce qu'on voulait, et par l'abus de la méthode comparative, celui d'assimiler des phénomènes religieux les plus dissemblables quant à leurs caractères intimes.

Bruno Bioul

Le corps de Saint Luc est à Padoue

Cela semblait impossible. Comment peut-on être sûrs, 19 ou 20 siècles plus tard, de se trouver en présence des restes d'un homme de qui l'existence même est contestée ? Des restes qui, de plus, sont des reliques avec toute la suspicion voire l'opprobre qui pèsent sur un objet défini de ce mot-tabou ?

Et pourtant si ! un nombre impressionnant de savants pendant plus de deux ans se sont penchés sur le squelette dont nous publions la photographie en page 10 et ont déclaré qu'avec une probabilité avoisinant l'absolue certitude il s'agissait bien de la dépouille mortelle de Saint Luc.

Nous nous sommes rendus à la basilique Sainte Justine à Padoue où est enseveli l'Évangéliste pour obtenir plus de détails et nous avons été magnifiquement accueillis par le Père Giulio Pagnoni de la congrégation bénédictine de Sainte Justine qui nous a fait visiter le couvent, ses cloîtres et la basilique tout en nous donnant toutes les précisions sur les reliques de Saint Luc, sur le Congrès International qui s'est tenu du 16 au 21 octobre 2000, et naturellement sur les merveilles artistiques et archéologiques des lieux.

En 1992 Monseigneur Mattiazzo évêque de Padoue recevait du Métropolitain Hieronymos, archevêque orthodoxe de Thèbes, où avait été originairement enterré Saint Luc, une lettre lui demandant « un fragment significatif des reliques pour les déposer là où est vénéré aujourd'hui le saint sépulcre de l'Évangéliste ». Cette missive allait provoquer un enchaînement de recherches et l'acquisition de connaissances insoupçonnables : en effet même à Padoue personne ne croyait sérieusement à l'authenticité de ces reliques et beaucoup en ignoraient jusqu'à l'existence.

Monseigneur Mattiazzo commença par constituer une commission pour examiner si la présence d'une telle relique à Padoue avait quelque consistance historique, puis devant les résultats, il nomma un Comité Scientifique pour analyser le contenu du cercueil. On découvrit entre-temps qu'en 1354 le crâne du squelette avait été offert par l'empereur Charles IV à la Cathédrale de Prague. Il fallut un peu de temps – à cause de querelles de propriété entre l'Église et l'État en Tchéquie – pour obtenir celui-ci en prêt pour quelques jours, mais le résultat des analyses fut formel : il s'agissait bien du crâne appartenant au squelette de Padoue.

Une équipe de chercheurs, de professeurs de faculté, de savants en médecine, anatomie, sémiologie, orthopédie, chimie, anthropologie, histoire, botanique numismatique, paléontologie, épigraphie, histoire du tissu et entomologie – en tout seize personnes, sans compter les ecclésiastiques, se mit au travail pour la reconnaissance directe du corps. Une cinquantaine d'autres savants de nombreuses nationalités devaient les rejoindre pour le congrès. Il fallut deux ans et 77 sessions officielles sur les lieux et un nombre très élevé d'examen scientifiques effectués dans des laboratoires du monde entier pour établir ce que vous allez lire. Rappelons simplement que le coordinateur de la commission scientifique était le Professeur Vito Terribile Wiel Marin.

Le squelette, presque entier, appartenait à un homme âgé de 70 à 85 ans, mesurant environ 163 cm. L'homme souffrait d'une ostéoporose généralisée, d'une très grave arthrose de la colonne vertébrale surtout au niveau lombaire, d'un emphysème pulmonaire qui a été déduit de la courbure des côtes – trois lésions typiques de l'âge avancé de la personne.

Or, le Prologue antimarcionite (de la fin du II^{ème} siècle, révisé au IV^{ème}) affirme : « Luc est d'Antioche de Syrie, médecin de profession, disciple des Apôtres ; puis il suivit Paul jusqu'à son martyre, en servant Dieu sans crimes ; il n'eut jamais de femme, n'engendra jamais d'enfants, mourut à 84 ans en Béotie, plein d'Esprit Saint ». Une variante (codex A) spécifie : « à Thèbes, la métropole de la Béotie ». Saint Jérôme aussi affirme que Saint Luc est mort à 84 ans.

D'autre part les soins apportés pour la conservation des os amènent à penser que déjà à l'époque de la sépulture il était considéré comme extrêmement important que ceux-ci se préservent au long des siècles.

Par ailleurs l'usure des quelques dents ayant subsisté est due à un défaut qui consiste à grincer des dents pendant le sommeil. (Ce qui confirme les sources historiques.) L'individu était en outre affecté de caries dentaires mais non de paradentose ni de pyorrhée.

La recherche faite sur l'ADN a permis de savoir qu'avec une forte probabilité la personne était d'origine syrienne, beaucoup plus certainement en tous cas que grecque ou turque.

L'asymétrie de développement relevée par les radiographies a permis de faire l'hypothèse que l'homme dans sa jeunesse avait été soumis à de lourds travaux.

Il semble que le corps se soit décomposé à l'intérieur du cercueil en plomb qui l'abritait à cause de la présence sur les os du bassin de larves significatives et d'incrustations du même type de plomb que celui du cercueil. Il est certain qu'il n'a jamais été enterré en pleine terre mais toujours dans des contenants prévus pour maintenir intacts au cours du temps les restes qu'ils renfermaient.

Sur le cercueil un symbole judéo-chrétien, en usage au premier siècle, où apparaissent entre autres huit bras entrelacés, confirme l'origine antique de la relique, comme il résulte d'une expertise réalisée à l'université d'Etat La Sapienza de Rome.

L'analyse de ce qui a été retrouvé à l'intérieur de ce cercueil de trois cents kilos à côté des restes de l'Évangéliste n'est pas moins révélateur. Il s'agit tout d'abord de vases, de monnaies dont la plus ancienne remonte à 299 environ, de médailles, de quatre parchemins et de deux plaques de plomb attestant l'authenticité du squelette, de petites perles, de fragments végétaux, de tissus : autant de témoignages de la dévotion qui, au cours des siècles, a entouré la dépouille du compagnon de Saint Paul. La recherche sur les pollens a en outre révélé la présence de différentes espèces caractéristiques du bassin occidental de la Méditerranée et surtout d'une abondance considérable de myrte.

Mais ce qui a permis de dater l'arrivée du corps de Saint Luc à Padoue a été la découverte de centaines de petites côtes à l'intérieur du sarcophage. On a d'abord pensé qu'il s'agissait de rongeurs mais une analyse plus approfondie a permis d'assurer qu'il s'agissait en fait de vingt-quatre couleuvres, entrées dans le cercueil à Padoue et mortes à cause d'une inondation du cimetière romain paléochrétien de Sainte Justine : il s'agit bien de reptiles de cette région d'Italie, inexistantes en Orient et que le carbone 14 a daté de 400-450 ap. J.-C.

Et, en effet, comment sont-ils arrivés à Padoue ces restes de Saint Luc ? Ils ont d'abord été enterrés à Thèbes où se trouve aujourd'hui encore un somptueux sarcophage. Puis l'empereur Constance, fils de Constantin, les fit transférer en 338 - en même temps que ceux de Saint André - à Constantinople, où ils furent ensevelis dans la basilique appelée plus tard « des Saints Apôtres ». Et cela nous est précisé en particulier par Saint Jérôme en 400 environ. De là un certain Urius, gardien de cette basilique, aurait apporté le cercueil de l'Évangéliste avec celui de Saint Matthias par la mer (ce qui est confirmé par l'analyse des pollens et des étoffes) et le fleuve de la Brenta jusqu'à Padoue : ceci pour les soustraire à la fureur des iconoclastes à l'époque de Julien l'apostat (331-363). En 1177, à la suite de phénomènes miraculeux (parfums, apparition prémonitoires en rêve) la caisse de plomb fut retrouvée dans le cimetière de l'abbaye de Sainte Justine où elle avait été cachée avec d'autres corps de saints à l'époque des invasions barbares. De là elle fut reportée à l'intérieur de la basilique où les reliques de Saint Luc furent l'objet de plusieurs reconnaissances et de la vénération, avec des honneurs particuliers, au cours des siècles, de la part des moines bénédictins installés sur les lieux depuis avant l'an mille.

Il nous reste à dire qu'une côte de Saint Luc choisie symboliquement près du cœur de celui-ci a été envoyée au Métropolitain Hieronymos pour être de nouveau placée dans le sarcophage de Thèbes.

Et enfin, ce qui n'est pas le moins important, que le Saint-Père, à l'occasion du Congrès, a envoyé avec sa bénédiction une longue allocution dans laquelle il déclare que la dépouille mortelle de l'Évangéliste est gardée à Padoue : ce qui revient à une reconnaissance.

Marie-Christine Ceruti

N.B. Nous devons au Père Giulio Pagnoni une importante documentation (dont la photographie hors texte) que nous tenons à la disposition des lecteurs qui voudraient la consulter. Les Actes du Congrès

seront disponibles dans le courant de l'année et peuvent être commandés à Abbazia di S. Giustina via G. Ferrari 2A – 35123 Padova Italie, ou par courrier électronique à : santagiustina@librari.beniculturali.it

Le squelette de l'Évangéliste Saint Luc retrouvé à Padoue (et dont le crâne est à la cathédrale de Prague)

